

mon âme en en chassant la douleur... J'ai oublié les fatigues et les dangers ; que Dieu soit béni !...

En achevant ces mots l'Indien leva les yeux vers le ciel, puis il s'inclina profondément.

Maro l'écoulaît encore qu'il ne parlait plus.

—Maintenant, reprit brusquement l'inconnu, maintenant, comte de Bernao, vous connaissez le nom qui désormais doit être le vôtre, vous n'ignorez rien du sort de votre famille.

Il existe un homme qui a assassiné lâchement votre père et votre mère, il en existe un autre qui s'approprie ce titre et ce nom légués par vos ancêtres et qui, peut-être à cette heure, les a souillés tous deux par ses infâmes instincts...

Répondez, comte de Bernao ! que ferez-vous ?

Maro bondit et se dressa comme un jeune lion longtemps enchaîné, et qui voit d'un seul coup briser les liens qui le retenaient captif.

—Ce que je ferai ? s'écria-t-il en frémissant de tout son être. Ce que je ferai ? je vais vous le dire : devant Dieu qui nous entend, en face de cette solitude immense qui nous entoure, en présence de celui qui fut l'ami de mon père, je jure de laver dans le sang du coupable ce nom et ce titre, avant de les reprendre tous deux ; je jure de poursuivre en tous lieux et en tous temps l'assassin de mes parents, et d'immoler sans miséricorde lui et sa descendance directe ou indirecte.

Je jure de consacrer ma vie, mes forces, mon intelligence, mon cœur, mon esprit et mon bras à accomplir ces serments, de ne franchir le seuil du château de mes ancêtres, de ne m'agenouiller devant la tombe de mes pères qu'après leur avoir prouvé que leur sang coule bien dans mes veines !

L'Indien avait écouté les expressions de ce serment terrible dans un religieux silence.

—Bien ! fit-elle d'une voix lente. Je reconnais dans ces paroles le caractère du comte Henri, comme j'ai reconnu tout d'abord dans vos traits ceux de Blanche, votre malheureuse mère.

Ce serment que vous faites, je le reçois et je suis garant que vous le tiendrez.

Mais de graves, de pénibles difficultés vous restent à vaincre. Il faut non-seulement venir en France, vous habituer, vous qui avez vécu jusqu'à ce jour en Orient, aux mœurs et aux usages des pays civilisés...

Votre ennemi est puissant ; sa position est formidable. La justice qui se déclare inflexible, l'a reconnu pour le descendant légitime du comte de Bernao, et le parlement de Paris ne cassera pas sans opposition redoutables un jugement rendu par lui...

Les preuves matérielles nous manquent. Ce signe que vous portez au bras n'avait été indiqué que par Giraud seul, et le parlement a rejeté son témoignage. L'avenir est hérissé d'obstacles qui vous séparent du but à atteindre...

—Ces obstacles, interrompit Maro d'une voix vibrante, je les surmonterai ; ce but, je l'atteindrai !

—Pour moi, continua l'Indien, Giraud seul a dit vrai. Ce nom qu'il a entendu sortir des lèvres de la comtesse a dû être prononcé par elle.

Oui, La Chesnaye doit être l'auteur des crimes commis dans la nuit du 14 mars, comme il avait été l'auteur de l'infâme attentat dont votre mère, alors jeune fille, avait été victime.

Celui qui porte en ce moment le nom qui vous appartient, celui qu'Aldah m'a dévoilé comme étant le fils de maître Eudes, a rejeté sur un autre toute la participation du crime que j'attribue à La Chesnaye ?

Pourquoi ?... Dans quel but ? Existe-t-il entre eux quelque lien mystérieux ?

Mon départ précipité de Paris m'a empêché d'approfondir toutes ces choses... Lors même que j'y fusse demeuré, eussé-je pu parvenir à éclairer ce dédale d'infamies ? Dieu seul le sait !... La science humaine a des bornes qu'elle ne saurait franchir...

Grâce à la boucle de cheveux vous ayant appartenu, grâce à l'anneau enlevé par ruse à votre ennemi, j'ai pu obtenir d'Aldah quelques précieuses indications, mais de quels poids ces indications seront-elles devant une société ignorante qui m'accusera de sorcellerie ? D'ailleurs Aldah n'a pu m'en dire plus que vous en savez maintenant.

—Oh ! dit Maro avec l'accent d'une conviction profonde, comment croire que Dieu ait daigné me préserver jusqu'ici de tous périls au milieu de ma vie aventureuse ? comment croire que sa main nous ait conduits l'un vers l'autre, et supposer qu'il m'abandonne au moment où je marche vers le but ? Douter serait un blasphème !

—Attendre avec patience, espérer avec foi, agir avec opportunité, sont les trois grands points de la sagesse humaine ! dit l'Indien d'une voix grave et sentencieuse.

Attendons donc, espérons toujours, et, le temps venu, agissons avec force et résolution.

En achevant ces mots, l'Indien s'enveloppa dans son bur-nous, s'étendit sur la terre, et, s'abandonnant à ses pensées intérieures, il parut désireux soit de prendre un repos que les fatigues des journées précédentes avaient rendu nécessaire, soit de demeurer avec lui-même, absorbé dans ses rêveries.

Maro respecta le silence de son interlocuteur, mais l'émotion à laquelle était en proie le jeune homme le contraignait à une activité fiévreuse.

Parcourant en tous sens l'oasis toujours entourée de son cercle de feu, ravivant un bucher, en allumant un autre, s'arrêtant parfois, reprenant sa marche sans se rendre compte de ses actions, il ne pouvait parvenir à combattre l'agitation qui faisait se ruer dans ses artères le sang qui affluait dans sa poitrine.

Il réfléchissait sur ce qu'il venait d'entendre, il se répétait mentalement chacune des paroles prononcées par l'Indien.

Souvent une joie folle étincelait dans ses regards et animait sa physionomie mobile.

Parfois à cette expression joyeuse succédait un découragement profond.

—Si cet homme me trompait ? disait-il, et sa main enserrait convulsivement le manche du poignard passé à sa ceinture.

S'il se trompait lui-même ?... s'il était fou... ajoutait-il en frissonnant des pieds à la tête.

Que signifient cette Aldah, cette science étrange, ce somnambulisme, ce magnétisme, cette boucle de cheveux, cet anneau ?... Puis je croirai à toutes ces choses ?

Oh ! cet homme est fou, et me fier à lui, à ses paroles, serait me déclarer plus insensé encore !...

Et Maro, le front sombre et penché, accablait tristement la tête ; mais après quelques minutes d'un doute navrant, revenaient les rêves d'espérance.

—Et cependant, reprenait-il, cette histoire qu'il m'a racontée est véritable ! A mesure qu'il parlait, je sentais se déchirer le voile qui enveloppait une partie de mon cerveau... la mémoire me revenait.

Oui... je vois à cette heure ce château entouré de verdure et adossé au précipice... Une femme me portait dans ses bras... cette femme était belle... Blanche !... Blanche !... répétait-il en